

Les géoliers de Napoléon Ier jugés par un Anglais

(Suite et fin)

Misérables questions d'argent

Les Anglais accordent-ils, du moins, à Napoléon les ressources nécessaires au genre de vie qu'ils lui infligent ? Pas davantage. Ce ne sont que marchandages et lésineries, et lord Rosebery n'hésite pas à dire de la question d'argent qu'elle est "la plus dégoûtante de toutes". Il semble même que, sur ce point, Lowe ait montré moins de rigueur que le ministère, qui avait fixé le budget de Napoléon et de sa suite (en tout cinquante et une personnes) à huit mille livres sterling (200,000 francs). Mais à Sainte-Hélène, tout "est monté à des prix extravagants". Lowe propose alors de porter les dépenses à douze mille livres, chiffre de son propre traitement. Il est vrai que cet accès de générosité ne dura guère. Soit que Lowe eût reçu des ordres formels, soit qu'il ait voulu faire payer au prisonnier son indocilité, en lui coupant les vivres, on le voit sans cesse occupé à quelque réduction. Il fait des remontrances à Montholon sur la consommation du vin et de la viande. Il met ses pensionnaires au régime et à la portion congrue. Napoléon, qui avait d'abord laissé le gouverneur libre d'agir à sa guise, pourvu qu'on ne le mêlât point à ces affaires, fait venir son intendant et ordonne l'économie. Il visite la table de ses serviteurs et constate qu'ils ont à peine de quoi manger. Le vin manquait souvent à sa propre table, et il était, ainsi que la viande, de qualité inférieure. Alors l'Empereur fait venir un grand couplé : il fait vendre une partie de son argenterie ; plus tard, le combustible ayant manqué, il commanda de brûler son lit. Lowe s'émeut, craint que le bruit ne se répande en Europe et n'y fasse scandale. Il balbutie des excuses. Mais il revint vite à ses errements. Il fournit à Napoléon les livres que celui-ci demandait pour écrire le récit de ses campagnes... Seulement, il lui en adressa la note.

Les bassesses d'un ridicule espionnage

Le principal souci du ministère anglais, et d'ailleurs des puissances coalisées, était d'empêcher Napoléon de s'échapper et de recommencer à troubler le monde. Lowe avait reçu, à ce sujet, des instructions spéciales. Il paraissait fort tranquille, cependant, et avait déclaré à Castlereagh qu'il n'apercevait nul moyen, nulle chance d'évasion. Cockburn déclarait de même "que le diable lui-même ne sortirait pas." Et, en effet, comment fuir de Sainte-Hélène ? Le plateau de Longwood est comme découpé dans le bloc de granit qu'est Sainte-Hélène. La mer et des rochers à pic l'entourent de trois côtés. De l'autre, il ne communique avec l'île que par une sorte d'isthme, si étroit et de pente si raide "qu'il suffirait de cinquante hommes pour le défendre contre dix mille."

Ce n'est pas tout. Le 53^e régiment et une compagnie du 66^e sont campés à une portée de fusil de la maison. L'enceinte entière est gardée par de petits détachements ; le soir, le cordon de sentinelles se resserre tellement qu'elles se touchent presque. Il y a une escadre dans la rade. Des frégates croisent incessamment le long des côtes. Tout navire est signalé à soixante milles de distance et aucun n'est autorisé à faire relâche. N'importe ! Lowe est tourmenté jour et nuit par la crainte d'une évasion. Il ajoute batterie sur batterie et poste sur poste. On raille cette débauche de surveillance, et Montchenu, le commissaire français, dit que, dès qu'on a vu un chien passer quelque part, immédiatement on place un factionnaire ou deux à l'endroit suspect. Et Lowe n'est pas rassuré encore ! Cela devient une maladie ; il en perd l'appétit et le sommeil. Après six entrevues en trois mois, Napoléon refuse de le recevoir.

Désormais, on vit l'ombre de Lowe rôder autour de Longwood. Le temps vint où, malade, le prisonnier ne se montra même plus aux fenêtres. Alors le gou-

verneur s'affole. L'Empereur n'était-il pas en train de glisser, par un ravin impraticable, vers quelque mystérieux bateau sous-marin qui l'attendait ? Le 29 août 1819, Lowe écrit à "Napoléon Bonaparte" une lettre pour l'informer que l'officier de service avait ordre de le voir chaque jour et qu'il était libre d'employer tel moyen qu'il jugerait nécessaire pour remplir cette mission. Si, à dix heures du matin, Napoléon n'avait pas encore paru, l'officier devait pénétrer de vive force dans sa chambre ! Napoléon répondit que, s'il lui fallait choisir entre la mort et de pareilles ignominies, il n'hésiterait point. Lowe n'osa pas mettre sa menace à exécution. Mais voici des fragments de rapports du capitaine Nicholls, par lesquels on jugera de la besogne à laquelle le gouverneur condamnait ses subordonnés.

"... 3 avril 1820 : Napoléon continue à demeurer invisible. Je n'ai pas réussi à l'apercevoir depuis le 25 du mois dernier...—19 avril : Je suis resté aujourd'hui douze heures sur mes jambes, m'efforçant de voir Napoléon Bonaparte ; je n'y suis parvenu que le soir ; j'ai eu beaucoup de jours pareils, depuis que je suis de service à Longwood...—23 avril : Je crois bien que j'ai vu aujourd'hui Napoléon Bonaparte, en train de repasser ses rasoirs, dans son cabinet de toilette...—28 avril : Je suis obligé de demander la permission de remarquer qu'hier, pour l'exécution de mon service, j'ai dû rester debout plus de dix heures, m'efforçant d'apercevoir Napoléon Bonaparte, soit dans son petit jardin, soit à l'une de ses fenêtres. Mais je n'ai pu y réussir..."

Y eut-il de réelles tentatives pour faire évader Napoléon de Sainte-Hélène ? Lord Rosebery ne le pense point. Nous dirons même que le doute n'est pas permis. Comment prendre au sérieux des projets tels que celui de deux mille exilés rassemblés au Brésil pour "tenter un coup", tels que ceux de Marceroni, menteur et faussaire avéré, qui aurait amené un bateau à vapeur, ou d'un certain Latapie, inventeur d'un sous-marin, etc. Qu'une pareille idée ait germé dans le cerveau des contemporains, rien de plus naturel et c'était fatal. Mais nous savons déjà que l'île était inaccessible. Au surplus, le plan proposé aurait-il eu chance de réussir, Napoléon l'eût refusé. Et

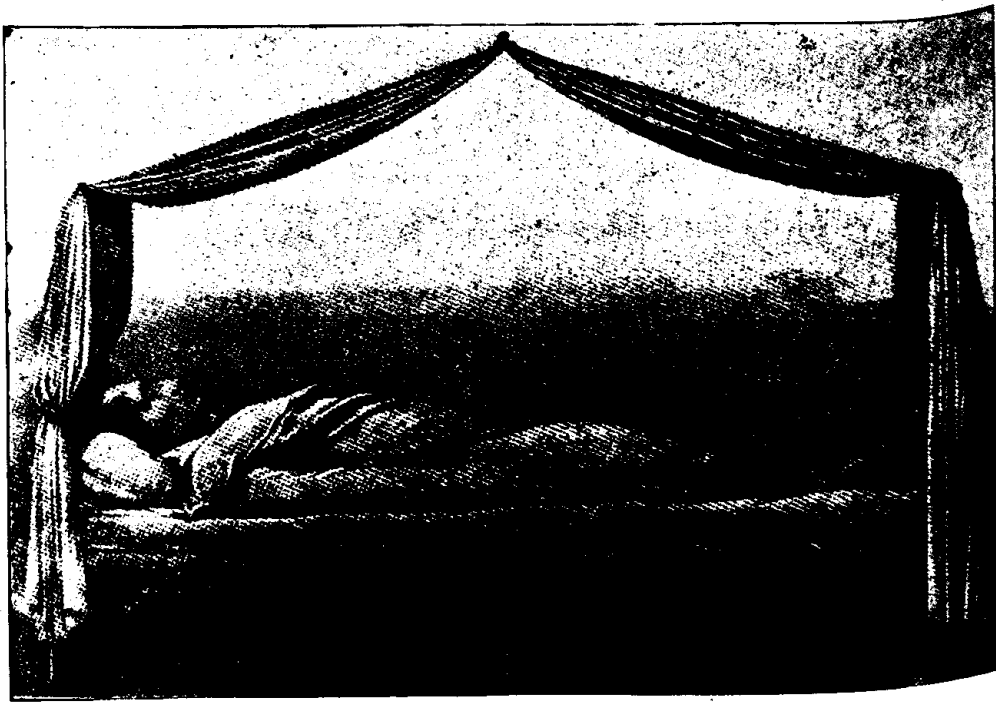
il refusa effectivement, Gourgaud et Las Cases l'affirment et Montholon écrit dans son journal : "Un plan d'évasion est soumis à l'empereur. Il l'écoute sans intérêt et demande le Dictionnaire historique."

La journée du prisonnier

Si affreux que soit ce séjour, il faut y vivre, cependant. Lord Rosebery nous trace un tableau pittoresque de l'existence que Napoléon s'était faite à Sainte-Hélène, et il n'a qu'à laisser parler les faits pour que l'émotion jaillisse.

"... Longwood n'était qu'une agglomération de barques construites pour servir d'abri aux bestiaux. L'endroit était balayé sans cesse par les vents ; pas d'ombre, beaucoup d'humidité... Le maître de tant de palais était réduit maintenant à deux petites pièces d'égale dimension, environ quatorze pieds sur douze, et dix ou onze de hauteur. Chacune d'elles était éclairée par deux petites fenêtres qui regardaient le bivouac du régiment anglais. Dans un coin, était le petit lit de camp où Napoléon dormait, la veille de Marengo et d'Austerlitz. Un paravent masquait la chambre du fond. Entre le paravent et la cheminée, un canapé où Napoléon passait la plus grande partie de sa journée. Au milieu de toute cette misère, une magnifique toilette, garnie d'aiguillères et de cuvettes d'argent, déployait sa splendeur inattendue. Puis, c'étaient quelques souvenirs : une peinture d'Isahey, représentant Marie Louise, qui vivait alors, heureuse et insouciante, à Parme ; deux portraits, par Thibault, du roi de Rome, à cheval sur un mouton et mettant sa pantoufle ; un buste de l'enfant, une miniature de Joséphine. Au mur de la chambre étaient suspendus le réveille-matin du grand Frédéric, pris à Potsdam, et la montre portée par le Premier Consul en Italie, avec une tresse de cheveux de Marie-Louise en guise de chaîne.

"Dans la seconde chambre, on voyait un bureau, quelques rayons de bibliothèque et un autre lit. L'Empereur s'y reposait dans la journée ou venait s'y coucher, en quittant le premier, lorsqu'il était agité, la nuit, et tourmenté par l'insomnie, comme cela lui arrivait presque toujours. O'Meara fait un portrait pittoresque de Napoléon dans sa chambre à coucher. Il s'asseyait sur son canapé, qui était couvert d'une longue et large draperie. "Là s'étendait Napoléon, vêtu de sa robe de chambre blanche du matin, d'un pantalon à pieds, également blanc. Sur la tête un "madras" rouge à carreaux et le col de sa chemise ouvert ; point de cravate. Sa physionomie était agitée. Devant lui une petite table ronde avec quelques livres ; au pied gisaient en tas, pêle-mêle sur le tapis, les vo-



NAPOLÉON SUR SON LIT DE MORT (5 MAI 1821)

Jusqu'à la fin l'Empereur rechercha tout ce qui lui rappelait le passé de gloire qu'il avait donné à la France, et cette vie de soldat qu'il avait aimée passionnément. Aussi est-ce sur le modeste lit de camp où il avait couché la veille de Marengo et d'Austerlitz qu'il voulut s'endormir de son dernier sommeil.